

À TA MÈRE PLUS QUE DE L'AMOUR TU DEMANDERAS

L'amour maternel et son tutti frutti de la nature, des bonnes mères et de l'instinct

[Sylviane Giampino](#)

Érès | « Spirale »

2006/3 n° 39 | pages 21 à 37

ISSN 1278-4699

ISBN 2749206340

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-spirale-2006-3-page-21.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Érès.

© Érès. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

À ta mère plus que de l'amour tu demanderas L'amour maternel et son tutti frutti de la nature, des bonnes mères et de l'instinct

Sylviane Giampino

On ne saurait ici se complaire à éviter la mythologie de l'amour maternel universel et naturel, a seule fin d'agression d'une belle histoire aussi ancienne que notre ère. Le risque ce faisant serait d'ailleurs, en dénonçant les « mères possessives » et autres « dominantes castratrices », d'alimenter une autre mythologie, celle-ci originant le folklore machiste. Non, l'exercice ici serait bien plus sous-tendu d'un désir : soulager les mères du fardeau de l'amour qui rend les enfants si pesants et fatigue le plaisir de les désirer, les porter, les élever, et les laisser s'envoler.

Car nous nous trouvons, en France, dans cette étrange situation, à savoir que la maternité se porte de mieux en mieux, tandis que les mères vont de plus en plus mal.

Parmi les pays d'Europe comparables, la France est celui où le taux de natalité est le plus élevé. Ajoutons que c'est aussi celui où les femmes qui ont des enfants sont les plus nombreuses à travailler. On parle aujourd'hui du « syndrome de la fatigue des mères ». Pourquoi cette fatigue associée au sentiment de solitude est-elle si fréquente ? La présence d'un bébé est un jeu d'éclipse qui ne livre pas ses règles ; elle institue un rapport d'emprise qui n'a rien de tendre.

Naître fille, devenir femme, choisir d'être mère, ce parcours n'est pas tracé par la nature. Le droit de choisir a permis aux femmes d'apaiser leur rapport à la maternité. Moins subie dans notre pays, grâce à la contra-

Sylviane Giampino, psychanalyste, psychologue petite enfance, Paris.
sylviane.giampino@free.fr

Maman Quichon se fâche, Anais Vaugelade,
L'École des loisirs





ception et à l'avortement, et n'en déplaie aux intégristes religieux et réactionnaires de tous bords qui voudraient bien reprendre le pouvoir, la maternité a retrouvé pour les femmes une place de choix au même titre que la vie amoureuse et la vie professionnelle et sociale. Maternité choisie, maternité investie, pourvu qu'elle soit relative.

Une femme qui s'engage en maternité pénètre un univers magique, émouvant, qui la fragilise et la transforme, l'inquiète et la transporte. L'enfant la dépose sur une crête exposée, entre la vallée des bonheurs et celle des angoisses. Elle réalise à quel point elle peut être aussi fière et déprimée. Le psychisme se moque d'être cohérent quand il est bien vivant.

Avoir des enfants et s'en occuper, c'est une chance pour la plupart des femmes. Rares sont aujourd'hui, celles qui ne veulent pas d'enfant, et qui y renonceraient pour des raisons professionnelles, ou pour des idéaux politiques.

Les joies de la maternité ont déjà été largement peintes. Depuis des siècles, dans toutes les cultures, les déesses-mères pullulent. En France, il aura fallu toute l'énergie et la radicalité des féministes pour gratter le vernis de la maternité, au risque d'y découvrir l'aliénation et de rayer le fond du désir maternel.

À l'exception de circonstances graves, élever des enfants n'est pas un enfer, mais ce n'est pas non plus le paradis. C'est juste la vie.

Accepter une nécessaire fragilité maternante

Au moment d'une naissance, on évoque généralement le syndrome du baby-blues ou plus savamment la dépression dite du post-partum, trop banalisés aujourd'hui. C'est pratique le baby-blues pour ne pas prendre au sérieux la plainte d'une nouvelle accouchée, la demande d'aide d'une autre ou la revendication justifiée d'une troisième que son intimité soit respectée ! Combien de femmes blessées par une manière de faire, par l'attitude agressive de tel médecin, ou insultante du chef de service, ou désinvolte d'un proche, se voient lapidièrement réduites au silence : « Il ne faut pas s'inquiéter, c'est le baby-blues. » À en croire les magazines, il

À ta mère plus que de l'amour tu demanderas

Chaque femme est unique : elle ne se reconnaît ni dans la banalisation médiatique, ni dans la nosographie psychiatrique.

faudrait au contraire s'inquiéter de l'absence d'une « petite déprime » après l'accouchement, alors que les psychiatres recensent plus d'une soixantaine de formes différentes de dépression.

Chaque femme est unique : elle ne se reconnaît ni dans la banalisation médiatique, ni dans la nosographie psychiatrique. À de rares exceptions près, elle ne se sent ni malade ni madame tout le monde dans ces moments-là.

Les femmes qui ont un enfant de moins de 2 ans sont très souvent confrontées à ce que j'appellerai la fragilité maternelle à tonalité dépressive. Ce n'est pas un trouble psychologique qu'il faudrait soigner, c'est un état que le processus maternant suscite. Le développement harmonieux du nourrisson suppose qu'une personne au moins puisse accepter cet état particulier de fragilisation affective.

Contrairement à ce que l'on croit, une certaine fragilité donne une capacité à capter, à comprendre et à ressentir tout ce que le bébé n'a pas les moyens d'exprimer. Pour entrer en relation profonde avec un nouveau-né, il faut s'adapter à son immaturité fonctionnelle et relationnelle. Hors de portée des mots, l'expression des besoins, de la détresse, des douleurs, des désirs du nourrisson ne peut être perçue que par quelqu'un qui développe pour lui des systèmes de réception très particuliers et très subtils. L'adulte qui se sent le plus en responsabilité et en charge affectueuse de l'enfant « branche » son psychisme sur celui du bébé. Quelle intuition conduit ainsi vers le berceau alors que justement le bébé a vomi et respire mal ? On constate que les pleurs d'un nourrisson ne parlent clairement qu'à la personne placée dans cette position maternante spécifique. Pour ouvrir sa sensibilité au bébé de façon aussi vibratile et efficace, il faut que l'adulte soit capable de retrouver en lui ses anciennes modalités de relations au monde, quand il était bébé.

La maternité est un état non réservé à la mère

Cette régression partielle ne se commande pas. Elle est une immersion dans l'archaïque, l'ère primaire de l'enfance ; elle est nécessaire mais temporaire. C'est un état non pas permanent mais ondulatoire : plonger,



remonter, plonger, remonter... L'intuition « maternelle » est soutenue par ce mécanisme ; ainsi, on dit qu'entre la mère et le bébé, il existe une télépathie. Autrefois, on évoquait « l'instinct maternel ». Ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Cet état de fragilisation à tonalité dépressive est un phénomène inconscient qui peut se mettre en place entre un enfant et n'importe quel adulte, pas forcément sa mère de naissance. Et c'est heureux, sinon, tous les enfants séparés de leur mère à la naissance deviendraient fous, ou ne pourraient survivre à la séparation. Hypersensibilité nécessaire à la relation au tout-petit, fragilisation liée à des régressions partielles indispensables à l'adaptation aux besoins d'un nourrisson, et tonalité dépressive sont liées. Mais la dépression et la fragilité sont les terrains préférés de la culpabilité et du besoin d'amour ; c'est pourquoi le sentiment maternel et la culpabilité de n'être pas comme il faudrait sont si étroitement imbriqués. Toute personne en relation privilégiée et responsable prioritairement d'un très jeune enfant, si elle est impliquée affectivement à son égard, se sentira plus ou moins dans cet état-là. Au fur et à mesure que l'enfant enrichit sa communication et sa locomotion, l'adulte résorbe ses récepteurs archaïques et sa fragilisation s'atténue.

Non, l'amour ce n'est pas de l'instinct

On a longtemps tout mélangé à propos des femmes : le corps, l'instinct et la présence. Que la mère porte l'enfant dans son corps et l'allaité parfois ne rend pas plus naturel le fait qu'elle s'en occupe pleinement ; que la relation mère-enfant soit intense et très fusionnelle ne signifie pas qu'il s'agit d'instinct maternel. Ce mythe de l'instinct maternel et de la femme naturellement mère ne résiste pas à l'observation et à l'analyse. La mère se consacre au maternage de son bébé parce qu'elle le désire et le peut, et non parce que c'est naturel. Certes, elle occupe auprès de l'enfant une place spécifique, mélange de soin et de sollicitude profonde ; lorsque cette place est occupée par quelqu'un d'autre, on parle en général de substitut maternel. Mais cette expression n'est pas juste, car elle laisse croire que l'on peut se substituer à la mère de l'enfant, ce qui est faux. On ne peut pas remplacer une mère ni un père ; on ne peut que les relayer, et les représenter auprès de l'enfant. Alors, comment nommer cette place

qui peut éventuellement être occupée par quelqu'un d'autre ? Je propose de l'appeler « le grand proche ».

L'enfant et son grand proche vont, en quelque sorte, grandir ensemble ; à condition qu'on ne les laisse pas seuls. Les mères, en général, acceptent d'occuper cette place et de vivre ces situations. Certaines femmes ne le peuvent pas et trouveront d'autres façons d'exercer leur sollicitude maternelle. Une mère n'est pas toujours maternelle, mais elle est tout aussi vitale pour son bébé si elle et son environnement savent s'organiser autrement. L'important pour l'enfant est d'avoir son grand proche à lui, si ce n'est pas sa mère il faut le prévenir et lui expliquer pourquoi.

La maternité est une fonction, pas une évidence biologique

Par facilité, on veut croire que la mère est « naturellement » en place de porter l'enfant dans sa tête et dans ses bras, dans la continuité de l'état de grossesse. Les discours trop insistants sur la place de la mère s'appuient sur l'idéologie d'un « naturel maternel », et sur le mythe d'une fondation biologique de l'unité mère-enfant du fait de la grossesse. Ils se légitiment à partir d'une réalité erronée, « la fusion biologique originelle ». Or la description de la grossesse qui justifie toutes les rationalisations biologisantes à partir du lien primaire mère-enfant est déjà une représentation idéologisée de ce lien.

Il s'agit non pas de fusion mais de séparation : le spermatozoïde puis le fœtus sont des corps étrangers à l'intérieur du corps de la femme (le système de protection par anticorps doit s'inhiber pour que la grossesse puisse se poursuivre). Dans la matrice, le fœtus est séparé de la mère (la poche à bébé) et l'on oublie que le cordon ombilical ne relie pas l'enfant à la mère, mais l'enfant à son placenta, important élément au service du bébé. Ne parle-t-on pas de « barrière placentaire » qui protège l'enfant des agressions biologiques et psychologiques liées soit à l'état de sa mère, soit à l'environnement extérieur à celle-ci ? Sorte de double, d'empreinte du





bébé, le placenta se détache à son tour lors d'une phase de l'accouchement qu'on appelle « la délivrance ».

À qui veut jouer au jeu du modèle biologique de l'amour maternel, on rétorquera donc que l'enfant est d'emblée séparé de sa mère et triangulé par une protection nourrissante qu'il engendre lui-même durant sa gestation, et qu'il emporte avec lui. On pourrait ainsi dire qu'à la naissance, le bébé fait déjà sa valise.

Seulement, voilà, il la perd aussitôt. Le cordon est coupé, et dans notre culture, le placenta est jeté, son rôle refoulé. Symbolisant la disjonction initiale entre la mère et son bébé, le placenta représente chez l'enfant la perte initiale, tout comme le liquide amniotique qui disparaît en le livrant à sa dépendance à l'apesanteur, et à l'oxygène qui devient l'air dans les bronches. C'est un peu la part autre de lui-même. À l'image de ce placenta oublié, s'imprime le manque inexorable qui s'immisce dans le rapport de chacun de nous avec les autres, et avec lui-même.

C'est là que prend naissance une mère, création du bébé à l'endroit de ce manque absolu, comme support d'une adresse confuse, point *alpha* du sujet d'emblée tourné vers un autre humain. Elle se doit d'être ce tout d'avant la perte, et cette impossible place est ce que l'on appelle « la mère ».

Or ce n'est pas forcément la parturiente qui se place ici, ce peut être un ensemble de gens, de gestes, d'ambiances, voire un objet comme dans certaines psychoses. Ce qui revient à dire que la mère est un paradigme qui s'incarne au mieux dans un humain « affectivement disponible » pour occuper cette place et offrir à l'enfant « l'effet-mère » dont il a besoin pour se développer.

Malgré tout, il s'agit d'une place impossible, et l'écart entre le besoin et la réponse est de structure. C'est en cela que la sacralisation du lien mère-enfant, présenté en psychologie comme une adéquation des comportements, comme une dyade, une harmonisation, est une version revisitée de l'instinct maternel, une version révisionniste de l'histoire de la grossesse qui fait le lit des théorisations comportementalo-maternologiques de la « bonne mère » et de son emboîtement béat aux signaux de son nourrisson.

À ta mère plus que de l'amour tu demanderas

*L'enfant est d'emblée
séparé de sa mère.
On pourrait ainsi dire
qu'à la naissance,
le bébé fait déjà
sa valise.*

Il n'y a plus qu'à y ajouter la touche d'amour maternel comme la chantilly sur le sorbet tutti frutti, et l'on se retrouve avec trop de mères atteintes d'une crise de foie (de foi ?) en ne sachant plus à quel saint (professionnel ?) se vouer pour se conformer à cet idéalisation du lien mère enfant.

Ces femmes complices de la duperie idéalisante

Il subsiste aujourd'hui un malentendu sur la place de la maternité dans la vie d'une femme : magnifiée par les uns, pour légitimer des conceptions réactionnaires sur le rôle des femmes ; banalisée par les autres pour ne pas prendre le risque de s'y faire enfermer tout entières. Dans les deux cas, les femmes paient ; en se mettant notamment en position de super-women : celles qui veulent prouver qu'elles peuvent tout faire, la carrière, les enfants et l'amour, autant que celles qui considèrent pouvoir tout assumer du don de soi aux autres, à leurs enfants, à leur mari, à leurs œuvres. Croient-elles que le droit de désirer implique le devoir de tout supporter ?

On comprend mieux, comme un résidu de la pensée magique de l'enfance de l'humanité, comment la féminité a pu être le support de tout un imaginaire masculin dans lequel elle se retrouve tantôt déifiée, tantôt satanisée. Le point commun entre la sainte et la sorcière, c'est qu'elles se voient pourvues de pouvoirs qu'elles n'ont pas. Est-ce pour cette raison que les femmes ont trouvé à leur goût de se prêter à ces projections masculines ?

Il est ainsi des femmes qui prennent au pied de la lettre le discours béatifiant la maternité. Elles se parent des attributs discutables de la vierge-mère portant l'enfant érigé en gloire de leur narcissisme protubérant. Les mêmes ou d'autres préfèrent la mystique et déchirante plainte de la *mater dolorosa* sacrifiée sur l'hôtel de l'abnégation maternelle, totale et absolue, exposée à l'ingratitude de tous. « Moi qui leur ai tout sacrifié », gémissent-elles.

De la toute évidence de leur « enceinte » fortifiante de la grossesse, elles n'entendent pas se laisser détronner. Le père est-il là ? C'est tant mieux, mais qu'il se tienne à carreau. À la place qu'on lui désigne, s'il



vous plaît. Qu'il agisse à la manière qui lui sera dictée. J'aime à nommer ce mécanisme d'abus de jouissance maternelle, présenté comme de l'amour fort, « l'atout-mère » qui peut s'orthographier aussi la « tout-mère », le masculin désignant ici la perte de la dimension femme. Qu'un homme soit engagé dans la conception du bébé leur échappe, qu'il puisse être aussi vital qu'une mère leur semble incongru, et s'il s'avise de leur donner tort, il les persécute.

Ces femmes, qui abusent de leur « atout-mère », ont deux attitudes possibles en entretien psychologique. Les plus expansives me donnent le sentiment d'être en éjaculation de paroles, et leur conjoint, comme on dit communément, ne peut pas « en placer une ». L'autre version de l'atout-mère est statuaire, silencieuse, immobile et parfaite, qui ne parle qu'à bon escient, juste ce qu'il faut pour induire la direction que son mari doit emprunter, quitte à lui glisser après discrètement « qu'il dit des âneries, mais puisqu'il pense tout savoir, eh bien qu'il poursuive ». Paroles distillées à la manière d'un goutte à goutte dévalorisant. L'homme qui l'a séduite, et qu'elle a peut-être aimé, se voit transformé en père balbutiant, ridicule, castré. Ce sont ces femmes qui alimentent la pompe du machisme.

Hélas, ces femmes sont aussi dominatrices que leurs blessures son anciennes, profondes et refoulées ! Quand la carapace est entamée par l'écoute de leur souffrance inconsciente, elles déposent les armes et racontent. Elles sont nocives autant que pathétiques ; leur domination est un vide, leur rancœur une plainte et leur colère est le cri d'un enfant qui s'est senti perdu. Le drame de ces mères est d'exiger sans savoir demander, car demander suppose de laisser l'autre décider de ce qu'il va donner. Mais elles, qui ont jadis été mal nourries, ont peur et se méfient de ce qui vient d'autrui. Elles passent leurs relations au filtre de leur décision. Il faudrait à l'atout-mère des goûteurs pour les assurer que l'amour qu'on leur porte n'est pas empoisonné. Il arrive parfois que leur psychanalyste soit, pour un temps, sommé d'assumer cette fonction inattendue.

J'aime à nommer ce mécanisme d'abus de jouissance maternelle, présenté comme de l'amour fort, « l'atout-mère » qui peut s'orthographier aussi la « tout-mère », le masculin désignant ici la perte de la dimension femme.

Trop d'amour et pas assez d'air

L'éthique de la fonction maternelle est l'art de se rétracter pour ouvrir de l'espace et des autres à leur enfant, une manière de se décaler progressivement et affectueusement du champ de vision de son enfant pour ne pas faire écran au père, et à tous les autres. Elle ne confond pas sécurisation et envahissement ni autonomisation et lâchage. Elle accorde son attention, sans se placer au centre du monde de ses enfants. On est loin du folklore de la fête des mères ou le totalitarisme de son amour est magnifié.

La fonction maternelle est relative car elle est multiple. Les mères d'aujourd'hui sont démunies : la maternité les met en situation de dépendance, et l'idéologie moderne occidentale de l'individualisme autonome ne leur apprend pas à demander de l'aide et à en offrir. Être libre, c'est aussi s'autoriser à demander. La plupart des mères que j'ai écoutées avouent leur besoin d'être suffisamment avec leur bébé pour « en profiter », mais en même temps elles ne veulent pas être trop seules. Profiter de son bébé ? Que signifie cette expression courante ? C'est tout autant la mère que l'enfant qui se nourrissent réciproquement de sécurité et de sens. On ne fait pas que donner tant on reçoit de ses enfants. La fragilité maternelle dont nous venons de montrer l'utilité, c'est le lien privilégié au bébé qui l'induit, et c'est un point d'ancrage extérieur à ce face-à-face qui la réduit.

En cela, la paternité est aussi une affaire de présence physique, et pas seulement symbolique auprès de la mère et de l'enfant. Prise dans les régressions ondulatoires à laquelle elle est soumise lors des premiers mois de l'enfant, une mère doit pouvoir se laisser aller à voguer sur des vagues fusionnelles, et trouver quelqu'un à ses côtés, près de l'enfant, quand elle regagne la rive. S'il s'agit du père des enfants tant mieux, s'il s'agit de son homme aussi, sinon il faut « un village » familial, amical ou professionnel.

J'évoque des situations ordinaires, non les situations pathologiques ou les débordements et les rejets qui passent par les actes. Je parle des femmes qui vivent dans un lien affectueux et nourri à leur enfant, femmes de l'ère de la contraception, du couple basé sur le choix réciproque de vivre ensemble pour le meilleur et sans domination. Les mères d'aujourd'hui avouent leurs limites et cherchent auprès des hommes une plus



grande connivence à l'égard des enfants. Elles ne savent pas comment le dire, ils ne savent pas encore le sentir.

Les mots que les mères emploient pour dire leur besoin, à cette période, sont éloquentes : « Pouvoir prendre un peu l'air », « sortir un peu ». Les mères de la vie ordinaire ont besoin de temps pour se « ressaisir », se « reprendre », pour « s'occuper un peu d'elles », comme elles le disent si bien : faire des pauses dans l'injonction fervente d'aimer être mère.

Mais la séparation mère-enfant a mauvaise presse

En Europe et aux États-Unis, l'attention des psychologues après la guerre fut attirée par l'état pathétique des enfants recueillis dans les orphelinats et les pouponnières, alors que les soins de nourriture et d'hygiène qui leur étaient prodigués étaient de bonne qualité. On inventa alors les termes de syndrome d'hospitalisme et de dépression anaclitique, pour qualifier l'état de ces enfants. Dans le même temps, on tirait enseignement des travaux des éthologistes. Les théories de « l'attachement » venaient de naître. Elles montraient que le lien affectif était indépendant de la satisfaction des besoins primaires : nourriture, hygiène, sommeil, chaleur. Les leaders de ces courants de pensée ont cru qu'il remettait en question la théorie freudienne de l'étaillage et de l'inconscient.

La relation affective a acquis ainsi le statut de besoin primaire de l'enfant jusque-là perçu comme un tube digestif, centré sur ses besoins nourriciers. Depuis cinquante ans, les psychologues, les psychiatres et les psychanalystes ont mis en évidence les processus d'établissement des liens affectifs entre le bébé et sa mère puis avec les autres, en même temps que les ravages des carences. En associant le lien mère-enfant avec les effets de la carence affective, on a fini par tout confondre : éloignement maternel, rupture du lien et carence affective, devenue carence maternelle ; la séparation entre la mère et son enfant est, évidemment, suspecte ; elle a mauvaise presse dans les publications scientifiques, psychologiques et médicales.

En psychologie de l'enfant et en psychanalyse, la recherche sur la relation a alors pris une orientation dont elle parvient difficilement à s'extraire. Elle a été victime d'une sorte de strabisme convergent : d'un côté

À ta mère plus que de l'amour tu demanderas

l'étude scrupuleuse du lien mère-enfant ; de l'autre, l'étude des effets de la séparation mère-enfant, avec en toile de fond les effets des carences affectives et des perturbations du lien mère-enfant-toujours.

Il faudra attendre les années 1970 pour que quelques îlots apparaissent avec les études sur la relation père-enfant, et les années 1980 pour que l'on s'intéresse aussi aux relations entre le jeune enfant et les personnes qui s'en occupent en dehors de la famille.

Il semble que pendant tant d'années on ait oublié que dans les pouponnières où Spitz faisait ses découvertes c'était le maternage des nurses qui avait permis aux enfants d'aller mieux ; on a oublié aussi que pendant la guerre, les enfants envoyés à la campagne avaient pour la plupart survécu sans leur mère. Au prix de part et d'autre d'une souffrance de séparation, certes, mais qui n'a pas souffert à cette époque ? C'est ainsi que les recherches scientifiques sur l'importance des premières relations chez l'enfant, se sont diffusées sous le spectre de la carence affective et de la dépression, avec le mirage d'une relation mère-enfant idéalisée et d'une mère toute-puissante sur le bien-être de l'enfant. Pas très rassurant pour la mère ordinaire !

Peut-être fallait-il passer par la focalisation sur la relation mère-enfant pour avancer. Il est vrai que les recherches en psychologie ont servi de caution scientifique pour transformer les pratiques professionnelles, notamment concernant les situations de séparation imposées par la garde, la maladie, l'abandon ou la mort. Leur principal défaut reste néanmoins le centrage sur la mère comme déterminante.

Le point de vue est tronqué, la focale sur gros plan : le tableau mère-enfant, les deux vus sous l'angle du « un », occultant ce qui les entoure les enveloppe, les soutient, les rend identifiables et différenciés. Il manque le décor : l'environnement familial, social, culturel. Il manque aussi les acteurs : le père, les autres enfants, les grands-parents, les amis, les professionnels, les institutions. Et enfin l'intrigue ? Le couple parental, l'histoire de vie de chacun : qui sont-ils ? Qu'ont-ils vécu ?

Parallèlement aux recherches expérimentales, la réflexion sur l'enfant, en Europe notamment, a gagné à être renforcée par les apports de la psychanalyse.






À la suite des grandes initiatrices, Anna Freud et Melanie Klein, la psychanalyste Françoise Dolto a donné régulièrement des coups de pied dans la fourmière de la centration sur la mère. Avec Jacques Lacan, elle rappelait l'importance de la triangulation paternelle. Elle martelait le rôle essentiel du lien à distance, le pouvoir salvateur de la parole, l'incroyable capacité d'ouverture relationnelle des jeunes enfants, et la dynamique de l'inconscient. Elle raconta comment, à quelques mois, elle faillit mourir d'une pneumonie, parce que sa nurse à laquelle elle était si attachée, avait brusquement été congédiée par sa mère. Elle renouait ainsi avec le point de départ : l'hospitalisme de Spitz et la théorie de l'attachement de Bowlby auxquels s'ajoutait la force de la parole. La carence, c'est le manque de sens par le manque de mots.

Pourquoi semble-t-il si difficile aux scientifiques de s'investir dans l'étude des relations extrafamiliales de l'enfant ? D'aller vers ceux qui comptent : les accueillants, les soignants, les éducateurs et les artistes ? Comprendre que la séparation ne provoque pas nécessairement la rupture du lien filial ; savoir qu'une absence de la mère ne signifie pas carence maternelle et carence affective ; encourager les enfants à tisser d'autres liens qui les rassurent et les enrichissent, voici qui pourrait lever un pan du voile gris qui recouvre le regard des femmes ordinaires lorsqu'elles se séparent de leurs enfants.

Et si c'était parfois mieux que la mère s'absente !

Pourquoi se préoccuper tant des relations trop fusionnelles entre la mère et son bébé ? C'est que ce genre de relation risque de dégénérer en désordre relationnel que ni l'enfant ni la mère ne peuvent dépasser sans l'intervention d'une personne extérieure. C'est une relation où, insidieusement, l'un ne se différencie pas de l'autre. L'enfant est miroir de sa mère, objet de ses projections inconscientes. Tous deux se confondent, se cherchent et se provoquent désespérément. Cette relation pathologique revêt des formes plus ou moins graves et plus ou moins passagères. Mais elle est une pente naturelle qu'il est bon de ne pas encourager, notamment



*La carence, c'est le
manque de sens par
le manque de mots.*

avec cette fausse vérité selon laquelle « pour un enfant rien ne vaut sa mère ».

Pris dans les filets de l'indifférenciation avec ce parent, l'enfant y met du sien pour lui donner raison. Il refuse les personnes relais. Il pleure, somatise, se replie.

Les puéricultrices de la PMI qui font des visites à domicile, sonnent l'alarme. Les difficultés pour les femmes de trouver un emploi, de revenir après un congé parental d'éducation, les contrats temporaires infinis constituent un vivier alarmant d'isolement, de pauvreté et de dépression renforcée par l'exclusion sociale et professionnelle.

Quel que soit le milieu social, je rencontre des mères pour qui le temps plein à la maison ne convient pas. Dans ces cas, plus fréquents qu'aucune étude ne peut le montrer, on ne peut plus affirmer que pour un enfant rien ne vaut sa mère. Quand la perte d'estime de soi, de confiance, l'absence de projet d'avenir et la dépression s'installent dans la maison, alors les enfants ont plus à perdre qu'à y gagner.

Serait-ce tabou d'affirmer que parfois, pour les enfants, la présence d'adultes autres que leur mère est plus souhaitable pour eux ? Et qu'inversement, pour ces mères, s'absenter préserve la qualité de leur relation avec leurs enfants ? Certaines sont douées pour vivre quotidiennement avec des enfants, d'autres pas. Cela peut changer d'un enfant à l'autre. Ce qui est vrai pour un premier enfant peut être différent pour le second ou les suivants

Pour un enfant, rien ne vaut, me semble-t-il, une mère qui « habite » son mode de vie. Mais à condition de lui rappeler que personne ne cherche à éradiquer celle-ci. Absente car au travail, en voyage, partie pour une autre vie en abandonnant son enfant, ou bien morte, personne ne remplace une mère, tout comme personne ne remplace un père. Dans la réalité de la filiation, les substitutions sont impossibles, et vouloir le tenter est pathogène pour l'enfant. Toutefois, une mère peut être suppléée ou relayée avantagement. Il n'y a aucun scandale à démythifier la mère, à lui redonner ses justes proportions d'être humain faible et limité. La toute-puissance et la survalorisation des mères conduisent à une surcharge des responsabilités et son cortège de conséquences.




La maternité sanctifiée et le déni des perversions maternelles

À l'intérieur de la famille, les relations fusion-confusion entre le parent et l'enfant, le défaut d'altérité, peuvent provoquer des maltraitements psychologiques ou physiques. Car l'indifférenciation et le collage sont, dans le fonctionnement psychique, du même ordre que le rejet, le désir de voir l'autre disparaître ou à l'inverse de se fondre en lui.

Une étude de l'ODAS sur les mauvais traitements à enfants fait apparaître le poids de l'inactivité professionnelle du ou des parents maltraitants. Huit mères maltraitantes sur dix sont inoccupées. Le rapport stipule : « Une des représentations classiques de la monoparentalité, repose sur l'idée que, lorsqu'une mère travaille, elle a du mal à assumer tout à la fois ses activités professionnelles et sa fonction parentale. Mais on voit bien ici que le fait d'être au foyer, qui s'accompagne souvent d'un isolement social, de manques de repères, induit un risque plus grand. »

Bien plus refoulée encore, dans nos représentations judéo-chrétiennes et psychosociales de la mère aimante, est la perversion maternelle, l'inventeur même de la psychanalyse ayant montré sa propre résistance à envisager qu'une femme, et qui plus est mère, puisse être animée d'attitudes perverses notamment pédophiles. À tel point qu'on a longtemps pensé que le diagnostic de perversion sexuelle ne pouvait s'appliquer qu'à des porteurs de pénis. Alors les manifestations perverses seraient une défense contre l'angoisse de castration de l'œdipe masculin, tandis que celui de la fille se trouverait résolu lors de sa découverte que son envie de pénis serait compensée par sa capacité de porter un enfant. Ici la création perverse de la théorie sexuelle infantile serait curieusement le bébé. Or nous sommes nombreux à penser que l'angoisse de castration féminine est plus grave car elle porte sur l'entière du corps y compris l'espace intérieur, tandis qu'elle porte chez le garçon sur une partie délimitée et externalisable psychiquement : un objet partiel donc. Pour les mères perverses, l'abus de l'enfant, physique, pas toujours sexuel, ou psychique, est la mise en mouvement, en acte parfois, de cette insécurité cavernueuse, violente et persécutrice, d'un enfant-soi, objet partiel, prolongement narcissique.



Pour un enfant, rien ne vaut une mère qui « habite » son mode de vie.

Fruit des maldonnées intergénérationnelles de la jouissance et de l'amour, les expressions perverses de la maternité seraient, selon l'expression de Stoller, « la forme érotique de la haine narcissique ». Autrement dit, c'est une forme possible d'amour.

Les femmes ne sont pas plus douces avec les enfants

La différence des sexes est irréductible et fondamentale. Qu'on le prenne comme on veut, un garçon et une fille c'est différent. Une femme, c'est différent d'un homme. Le rapport psychologique à l'enfant résonne de manière spécifique pour un homme et pour une femme, selon le sexe de l'enfant. Le bébé humain se construit ainsi dans la conscience précoce de cette différence et la dimension sexuée est l'une des composantes essentielles de son identité et de son humanité.

En revanche, les caractères psychologiques nous plongent dans la forêt des projections et des désirs. À partir des différences anatomiques et biologiques entre les filles et les garçons, chaque époque de l'histoire, chaque culture, chaque religion et chaque milieu social élaborent des comportements, des rôles, des fonctions attribuables à l'un ou l'autre sexe.

Les comportements (« les hommes sont plus sévères »), les sentiments (« les femmes sont plus douces avec les enfants »), les capacités intellectuelles (« les filles sont plus littéraires »), les rôles sociaux (« les hommes savent mieux trancher ») toutes ces affirmations ne sont que des associations destinées à forger des repères symboliques qui régulent un tant soit peu ce qu'on pourrait appeler « l'ordre des choses » d'une société à un moment donné de son évolution. C'est au mieux du domaine des convictions profondes, au pire un renforcement des discours convenus.

La psychologie d'une personne en fonction de son identité sexuelle repose sur le maillage inventif des caractéristiques attribuées par la culture, les idéaux familiaux, auxquels s'ajoute l'histoire relationnelle et cor-



porcelle de celui ou celle qu'il convient d'appeler un homme ou une femme. C'est pourquoi je soutiens que, sur le plan de l'origine de la différence psychologique entre hommes et femmes, il n'existe que des caractères sexuels ajoutés.

Néanmoins, ce qui apparaît dans l'écoute des enfants, c'est que la différenciation rattachée au genre les structure. L'important, pour eux, ce n'est pas que maman soit comme ci et papa comme ça, c'est que maman et papa ne soient pas pareils, ne sentent pas pareil. Ces différences culturellement soutenues alimentent les représentations imaginaires dont les enfants ont besoin pour se construire une identité culturellement sexuée. Enfin, qu'on observe des différences de comportement et de développement entre les filles et les garçons ne prouve qu'une chose : le sexe de l'enfant s'inscrit immédiatement dans une série de codages psychologiques et d'images dans l'esprit des parents. Ceux-ci sont transmis par les adultes, le plus souvent de manière inconsciente, à l'enfant et à son environnement. Ce qui a pour effet d'inscrire la différence biologique dans une dimension symbolique et imaginaire qui produit sur l'enfant des effets humanisants. C'est acceptable et structurant de se spécifier comme fille ou comme garçon. De surcroît, c'est nécessaire à la formation de la personnalité, à la condition que les caractéristiques « ajoutées » ne soient méprisantes ni pour le genre auquel on appartient, ni pour le genre opposé.

Or plus les représentations imaginaires sont diversifiées et variées et moins les stéréotypes sont enfermants. Quant aux rôles sociaux, c'est l'idéologie qui a le dernier mot, chacun se situant en plus ou moins grande conformité avec les valeurs dominantes de son réseau d'appartenance. Désormais, tout autant les femmes que les hommes refusent de se laisser enfermer par des schémas de comportements ou de rôles.

Des mères contradictoires et imparfaites ? Réjouissons-nous

Il nous faudra donc renoncer à faire un lien de cause à effet entre le genre féminin et l'amour dévoué pour ses enfants. Si les femmes se sentent en défaut ou en excès par rapport à leurs enfants, si elles sont si souvent inquiètes, ce n'est pas parce qu'elles sont incapables de donner autant que



les mythiques mères d'autrefois. C'est plus probablement lié au fait qu'aujourd'hui leur maternité est moins collectivement régulée, et davantage médicalisée. Mais surtout les mères d'aujourd'hui pensent leur rapport à la maternité. Il est bien possible qu'au détour de ce voyage qui les occupe autant, elles contractent un désir de liberté qui n'a rien d'inné, mais présente tous les aspects d'un virus qui atteint les femmes modernes, informées, actives, et impliquées dans la maternité parmi d'autres activités. La maternité n'est plus le tout de la réalisation de la féminité, les hommes devraient s'en réjouir.

L'ambivalence est partie intégrante de la personne humaine et plus particulièrement ressentie lors des bouleversements affectifs que l'arrivée d'un bébé provoque. Cette ambivalence génère de l'angoisse ou de la violence. Pour se rassurer et protéger son enfant, la mère cherche du secours dans la tradition ou l'imaginaire. Le recours relève de l'éthique maternelle quand elle refuse de se prendre finalement pour le dieu de ses enfants.

Le plus inquiétant pour un enfant n'est pas que sa mère nourrisse des sentiments ambivalents à son égard, ce n'est pas qu'elle cherche des « astuces » pour réguler son angoisse, c'est qu'elle vive comme anormale cette ambivalence. Et c'est en cela que la grande saga de l'amour maternel infini est perturbante.

La fragilité des nouvelles mères n'est pas une fragilité de femme. On peut être fragilisée par l'arrivée d'un bébé, le mal-être d'un enfant, ou la maladie d'un autre, sans devenir pour autant une femme fragile dans les autres domaines de sa vie.

Faut-il encore rappeler qu'une femme qui a des enfants devient aussi une mère tout en restant une femme à part entière. La preuve, c'est qu'elle est toujours tiraillée entre la femme et la mère. Lorsque la femme veut prendre la clef des champs, la mère la retient. Lorsque la mère veut envahir tout l'espace, la femme ouvre les portes pour donner de l'air et indiquer la sortie. Les tiraillements internes, les rééquilibrages permanents qui sont si souvent reprochés aux femmes sont des signes de leur santé. Une mère qui ne ferait qu'un avec sa féminité, une femme qui ne ferait qu'un avec sa maternité, l'épanouissement intégral, l'équilibre acquis, n'existent pas. C'est tant mieux pour les enfants et aussi pour son homme : ils peuvent respirer. Ouf, elle n'est ni parfaite ni comblée !